

# ***Les Éblouissements, un roman juridique***

Par M. Bernard Maingain

Pierre Mertens eût pu être médecin, il fut juriste. Les corps sont importants pour les deux savoirs. Ils ont leur logique. La logique des corps l'amène à croiser un dermatologue, poète et spécialiste des maladies vénériennes qui entra en errance quelques semaines ou quelques mois, peu importe, au moment où il crut que le national-socialisme donnerait le statut d'art majeur au courant expressionniste.

Gottfried Benn aurait pu être célébré avec le même éclat qu'un Thomas Mann, un Robert Musil, un Ernst Jünger ou un Bertolt Brecht... Quelques écrits de complaisance, quelques égarements modifièrent la trajectoire de celui dont les écrits étaient tellement talentueux.

Son esthétique poétique s'était engouffrée dans l'errance idéologique. Un peu trop vite. Trop de complaisance. Tout bascule.

Malgré les avatars de ses relations avec les nazis et notamment sa migration au sein de la Wehrmacht en avril 1935, la dénonciation par les SS de ses ascendants juifs et de ses tendances homosexuelles ainsi que l'interdiction de publication décrétée par le pouvoir national socialiste, il fut traité comme un suppôt idéologique d'Hitler par les vainqueurs après la guerre.

Gottfried Benn, poète expressionniste allemand, « guerrier démobilisé, médecin des pauvres et poète stérile<sup>1</sup>... » qui retient l'attention du juriste Mertens, enfant caché né de père entré en résistance et de

1/ Pierre Mertens, *Les Éblouissements*, Paris, Seuil, 1987, p. 182.

mère juive qui imposait à son fils de garder le silence au moment où des bottes allemandes s'engouffraient dans les escaliers à quelques encablures de ceux qu'on désirait protéger.

Une écriture en silence voyant le jour, et tout cela chez un apprenti juriste.

Gottfried Benn n'avait rien d'un homme de droit. Il était médecin en charge des purulences. Envoyé en terre bruxelloise, lors du premier conflit mondial du XX<sup>e</sup> siècle, le médecin poète devenait acteur de l'appareil de justice. La médecine qui dépouille et ausculte les corps au service du judiciaire.

Ce spécialiste en maladies vénériennes, s'attardait sur ces corps de femmes dont il exigeait les aveux en exécution de l'ordonnance instaurant localement une police des mœurs pour préserver la force des combattants.

Gottfried Benn croisant quotidiennement la fange bruxelloise pour mieux la contrôler, la réglementer, l'administrer.

Et après, lorsque la messe médicale est dite, le même Gottfried Benn pénètre ces corps qui, malgré les innombrables passes qu'ils subissent, restent encore, peut-être, un des rares lieux où la solitude peut être brisée. Les péripatéticiennes en quasi-psychanalystes. Éloge des boudoirs de bordels.

Il y a quelque chose du rapport bourreau-victime dans la relation entre Benn, le médecin poète, et ces femmes patientes dont il devient à intervalles réguliers un fidèle client et qui lui apprennent les lois de la vie.

On sent déjà poindre une écriture qui renvoie au jugement. N'y a-t-il pas du droit dans l'ordonnance du médecin ? N'a-t-il pas à apprécier les faits ? À les mettre en catégories et à tirer des conclusions dans l'ordre de la justice. Celle-là est interdite de fréquenter ceux-ci. Celle-là est bonne pour le service...

Gottfried Benn, c'est un peu l'aveu romancé qu'il est impossible de traverser les gouttes. Impossible de vivre à côté du déluge, sans prendre position, sans être auteur de sa vie et... responsable.

Comment juger l'infidélité conjugale du médecin rédacteur de textes sacrés dont la source était quelque maison de passe bruxelloise ? Comment se prononcer sur ce mur érigé entre la chair à canon et les femmes dont la peau est à vendre pour quelques billets ? Peut-on pénétrer le corps de ses clientes ou de ses patientes ? Le médecin a-t-il sa place lorsque la répression, fût-elle prophylactique, s'insinue dans les forces armées pour préserver la

pureté des corps ? Qu'est-ce qui est le plus important, un corps contaminé mais parlant ou une solitude atroce dans un uniforme grisâtre ? Et l'écrit de complaisance du poète, où le placer ?

Question de légitimité... Comme Antigone. Au commencement était l'autonomie. *Autor nomos*. Fais ta propre loi. Sois le créateur, en éthique, de ta propre norme.

Pour Benn, la norme est l'Expressionnisme comme pour d'autres elle s'intitulerait École de Vienne, Symbolisme, Cubisme, etc. Comme un dîner d'intellos où l'on confronterait la philosophie du langage et les conceptions de la liberté alors qu'à distance d'un ticket de tramway, l'on assume d'autres réalités que le propos oiseux de fin de gueuleton.

Mais suffit-il d'être d'une école pour être capable de bien juger et de bien comprendre ?

Et voilà que le juriste, Pierre Mertens, donne le vertige.

Quel acte illégal fut posé par Gottfried Benn lorsqu'il imagina que le national-socialisme pouvait donner ses lettres de noblesse à l'école expressionniste ? Aucun. Mais il a fauté. Cette faute engage-t-elle sa responsabilité ? Si oui, laquelle ?

*Les Éblouissements* nous contraignent à analyser ce micro-détail de l'histoire : quelques écrits d'un poète perdu dans la bourrasque nationale-socialiste.

Haffner raconte la montée du national-socialisme au quotidien<sup>2</sup>. Tout est dans le détail. Tout à coup, la jeune fille juive dont les seins tentent le jeune homme de pure race devient soit un poids insupportable soit un défi à sa liberté. Le professeur d'université érudit ose énoncer, en fin de repas trop arrosé, les raisons scientifiques pour lesquelles l'écart entre le pourcentage de la population juive et celui du nombre de Juifs ayant combattu dans l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale peut expliquer et justifier un antisémitisme de bon aloi. Cela devient logique et même scientifique. Des collègues de travail aident leur ami juif touché par une législation sur l'aryanisation de la fonction publique à accepter de renoncer à sa chaire d'enseignement en toute dignité... Et dans le même temps, l'Allemagne mélomane se met à valser :

*Les métamorphoses* portaient le numéro d'*opus* 85 : le nombre d'années même que le musicien avait passées sur cette terre. Mais,

2/ Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand (1914-1933)*, Actes Sud, Babel, 2002-2003, p. 160.

dans le catalogue, tenait-on compte de la mélodie dédiée respectueusement par Strauss à Joseph Goebbels, en 1933, et de l'*Hymne olympique* de 1936 ? Ce n'était pas sûr. Alors, quand on écouterait, plus tard, du Strauss, qu'entendrait-on ? L'homme accusé, en 1945, d'être devenu un « profiteur de guerre » — tandis que l'inventeur du V2 était invité à s'installer en Amérique avec tous les honneurs dus à son rang ? Ou le compositeur solidaire de son librettiste Stefan Zweig lorsque celui-ci eut maille à partir avec le Reich antisémite ? De quelle oreille entendrait-on la musique très civilisée de qui fut, un temps, complice de la barbarie<sup>3</sup> ?

En légitimité, tout comme en droit des contrats, il y a toujours un prix à payer. On n'a rien pour rien. Un prix pour exécuter ou un prix pour transgresser. Rien n'est gratuit.

Gottfried Benn l'apprend à ses dépens, lui qui tour à tour n'est pas aryen aux yeux des nazis malgré son adhésion idéologique comme prix symbolique de sa fascination pour l'expressionnisme, lui qui perd le droit d'être au panthéon de la gloire poétique pour quelques égarements et, pire encore, quelques lâchetés.

Édith Cavell paya le prix également. Gottfried Benn, le médecin anatomiste de la Première Guerre mondiale, fut le spectateur attentif du procès de la résistante qui ne put rester silencieuse sous la torture et livra quelques noms espérant avoir la vie sauve. Peut-on le lui reprocher ? Et dire que son dialogue avec le poète fut peut-être son dernier moment d'humanité de condamnée à mort. Deux personnes d'exception frappées de faiblesse à un moment de leur vie. Faiblesse qui ne leur a rien rapporté... Et après sa mort, Édith Cavell devient héroïne pour son pays vainqueur. Gloire éphémère. Après la guerre, Benn tente une réhabilitation malgré le jugement sévère des alliés. Tout est complexe.

Condamnation à mort. Folie de l'exclusion du langage de ceux que l'on ne veut même plus maintenir comme être parlant pour rendre compte de l'enjeu de la condamnation humaine :

Il n'y aura plus de grandes vacances. Au milieu de l'été, on ne rentrerait pas à Sellin. Ruth, la grande sœur tendrement aimée, qui écrivait des vers, avant qu'on ne se soit mis soi-même à en écrire, est interne à Göppingen. On ne montera plus sur les chars des moissons. On ne fera pas les foin. On ne dénichera plus les oiseaux. On ne humera plus l'odeur de la lessive déployée dans le verger. On ne sera plus celui qui, à l'adresse des frères cadets et de la sœur Édith, appelle les choses, arbres, plantes et bêtes, étoiles, phénomènes naturels, par leur nom. Lilas, acacia, aune noire, dent de lion, chardonneret, hulotte, choucas, musaraigne, belette, Étoile du berger, Bételgeuse. On ne sera plus celui qui décrit le sort que

réserve l'hiver aux oiseaux. On ne racontera plus d'histoires ni de fables, ni celle de « l'oncle qui se promenait dans la forêt après avoir perdu sa peau », ni celle du Chevalier Noir qui fit danser, toute une nuit, l'impératrice aux fêtes du couronnement, à Francfort, et qui, sommé de se démasquer, révéla qu'il était le bourreau de Bergen, mais que l'empereur, pour ne pas compromettre les festivités, consacra, sur-le-champ, chevalier, non, on ne racontera plus à personne ces histoires à dormir debout, car la grâce n'est jamais octroyée que dans les livres, et les hommes qui ont perdu leur peau, c'est qu'on la leur a enlevée sur la table de dissection<sup>4</sup>... »

La mort est déjà un crime. La peine de mort est l'aveu d'impraticabilité du langage et le refus même de l'effort de construction des êtres parlants dans le langage.

Pour le Docteur Benn, il s'agit de constater la mort. Question juridique importante, celle où le statut d'être vivant est retiré à l'enveloppe charnelle. La détermination du moment de la mort : électroencéphalogramme plat, arrêt du cœur, pourrissement progressif des fonctions vitales,... on ne meurt pas. La vie s'en va doucement, sauf pour le juriste chargé de préciser dans quelle petite boîte le corps doit être placé. Survivant ou déjà squelette. En somme, entre le médecin et le juriste, un autre point d'intersection. Le corps est personne ou il n'est plus personne.

L'entrée en légitimité est une voie tellement étroite, troublante et solitaire. Finalement, la condamnation légale est peu de chose au regard de la condition qui frappe les êtres de l'illégitime.

Le roman de Pierre Mertens réapproprie la question essentielle de l'engagement, mais plus du tout dans l'ordre manichéen qui voudrait séparer la langue française des droits de l'Homme et l'allemande du parti national-socialiste ... En jetant un regard chargé d'émotion sur le destin du grand poète allemand, Pierre Mertens renvoie le lecteur aux enjeux mais aussi aux limites des jugements de légalité et de légitimité.

Car en fin de compte, le prix payé pour cette folie meurtrière, ce sont d'abord les cendres fumantes :

La ville a été retournée comme un gant. On l'a mise cul par-dessus tête. On a mis ses tripes à l'air. On l'a couchée à ses pieds. À présent, elle est aussi horizontale que verticale. On l'a fondue. On l'a remodelée. On dirait qu'un géant cambrioleur a tout culbuté sur son passage, dans sa rage de ne pas découvrir ce qu'il était venu chercher. Les illusions d'optique qui assaillent le promeneur donnent en lui l'élan à une noire hilarité. Il lui vient des idées

bouffonnes. Ce champ de décombres que la mort a labouré et ensemencé, où elle a pondu ses œufs de fer, peut-être n'est-ce que le décor coûteux d'une ultime représentation de théâtre aux armées, mise en scène par Dieu lui-même, avec d'énormes moyens, pour ridiculiser Richard Wagner ?

(...)

Ce que le poète n'a qu'à peine osé rêver, la guerre l'a accompli, en réunissant le revolver du meurtre et le parapluie de la survie sur la machine à coudre du temps. On dirait qu'ici des aveugles se sont entre-tués. Pour une fois, le cauchemar durerait plus longtemps que la nuit.

Nous regardons les ruines, pense le piéton des ruines. Mais surtout les ruines nous regardent. Anthropomorphisme des pierres. Chaque ruine est un visage détruit, aux yeux écarquillés. Chaque ruine nous tend un miroir. Nous nous reconnaissons tellement mieux en elle que du temps où il y avait là une construction — le temps où une construction usurpait la place d'une future ruine. Nous découvrirons enfin que nous sommes à nous-mêmes notre propre ruine<sup>5</sup>. »

Mais Pierre Mertens refuse l'enfermement du mortifère et la diabolisation qui rend impossible l'échange dans le langage. Il faut oser aller jusqu'au bout de cet enjeu. Mertens est aussi le romancier des sursauts de vie et de la seconde chance.

Ils apparaissent clairement dans ce dialogue entre le jeune et l'ancien lorsque la nouvelle génération demande au vieux : « Pourquoi vous avez acquiescé à l'avènement du pire dans ce pays ? »

La question est beaucoup plus grave que celle posée par le droit positif :

Vous savez, docteur, je ne suis pas venu à vous par bravade, pour instruire une procédure. Des inquisiteurs — peut-être moins bien intentionnés — s'en chargeront bien. Mais j'appartiens à une génération qui n'a eu droit à nulle autre vérité que celle des ruines. On ne nous expliquera rien. Vous, il est clair que vous savez — quelle que soit votre interprétation. Mais vous allez bientôt disparaître. Nous devons comprendre dans quel pays nous allons vous succéder. Que cela nous fasse plaisir ou non, vous êtes des nôtres. Nous avons le sentiment que vous avez vécu à l'aube du nazisme tel un candidat à la drogue qui effectuerait son premier voyage. Nous vous demandons seulement de nous décrire la traversée<sup>6</sup> ...

Ainsi, l'enjeu du débat de légitimité est bien dans le transgénérationnel. État. *Stare*. La fonction symbolique des États est de

5/ *Ibid.* p. 274-275.

6/ *Ibid.* p. 348-349.

renvoyer à l'ordre du transgénérationnel. En fin de compte, il n'y a d'humanité en Gottfried Benn que dans la mesure où l'immense douleur de son errance participe à l'éducation. S'il met en jeu sa responsabilité au service des autres générations, alors il revient dans la chaîne du langage et rend compte auprès de ces nouvelles générations de la logique du vivant. N'est-ce pas là la seconde chance que reçoit toute transgression, en même temps qu'il y a transgression. N'est-ce pas là le point d'aboutissement vivant et bienfaisant du prix à payer ?

Mais le juriste Mertens ressurgit au cœur même de la question du prix. Il ne peut s'arrêter à la question de la fonction des États, c'est-à-dire celle de la perpétuation de l'espèce des humains vivants qui refusent le statut de survivants dans les champs de mines et de ruines. Pour y parvenir, il faut que la question de la fonction symbolique par excellence de la loi soit abordée.

Car s'il y a du sacré dans la loi, c'est bien là. Dans ce point de ralliement minimal dans le langage où tous d'une façon ou d'une autre nous devons nous retrouver pour contrôler la violence et rendre possible la culture. *Les Éblouissements* est le roman de l'hommage à la possible culture sur le terreau occupé quelques années plus tôt par les nationaux socialistes.

S'il y eut génocide, si des millions de personnes ont perdu la vie en terre d'Europe à quelques encablures de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la loi n'y est pas restée indifférente. C'est l'impasse de la loi qui a rendu possible ce déchaînement. C'est le travail sur la fonction légale qui maille autrement le rapport à la haine et rend possible d'arrêter et de canaliser ses insupportables débordements.

Un nouvel ordre juridique se construira.

Il passe par une ré-articulation dans l'ordre juridique entre la souveraineté de l'État-nation et les Droits fondamentaux qui avaient été proclamés durant la révolution, quelques décennies plus tôt. La convention européenne des Droits de l'Homme et des Citoyens est adoptée en 1950. L'effectivité judiciaire lui sera reconnue grâce au droit de recours interne mais aussi grâce à la possibilité pour tout citoyen de saisir la Cour européenne des Droits de l'Homme après épuisement des voies de recours dans l'ordre juridique interne. La grande aventure de l'homme des Droits de l'Homme connaît une avancée considérable tandis que le démantèlement des États-nations prend forme. Des milliers de décisions de justice vont être prononcées durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle par cette même Cour tandis que des juges de chaque État puiseront dans le récit des Droits de l'Homme, la source d'interprétation du rapport social. Une mutation considérable.

Il prendra également forme avec la construction de l'Europe. Celle de Jean Monet, de Robert Schuman, de Paul-Henri Spaak mais aussi de Konrad Adenauer.

Si Gottfried Benn a vécu ce qu'il a vécu, c'est sans doute parce que des défaillances considérables existaient dans l'ordre symbolique. Les humains se sont attachés à mettre un terme à ce que leur cécité avait autorisé d'insupportable.

Au prix du retour du symbolique dans le langage juridique, l'Allemagne a pu se réconcilier avec elle-même : « Goethe, se rappelle le poète ambulant, disait que "bâtir une maison, planter un arbre, mettre au monde un enfant, c'est faire acte d'homme"<sup>7</sup> ».

Gottfried Benn vient recevoir un prix à Knokke-le-Zoute dès les années cinquante. Voir les mouettes saluer le poète abîmé pas loin d'une estacade enfilée sur le gris cendré d'une mer qui fut démontée et retrouve peu à peu les va-et-vient de ses marées. Gottfried Benn, quelques heures d'égarement, l'impossible entrée en conscience...

Mais entre les générations, le maintien de la Parole. Pour tout prix il y a un règlement.

*Les Éblouissements*, le roman du règlement et du prix, le roman de la ré-articulation du légal et du légitime, le roman de la reconstruction de l'Europe et pour cela, une œuvre majeure de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.